

# Aki et sa baguette magique

Par Jean Lods

## Le Havre

Un film de Aki Kaurismäki  
(Finlande, France 2011 ; durée :  
1h33)

## Avec

André Wilms (Marcel Marx)  
Kati Outinen (Arletty)  
Jean-Pierre Darroussin (Monet)  
Blondin Miguel (Idrissa)  
Evelyne Didi (Yvette)  
Laika (Laika)



Du pur Kaurismäki : un environnement portuaire (ici Le Havre) bordé d'un côté par la mer, de l'autre par des quais où s'entassent des containers ; un quartier populaire aux maisons modestes et aux rues étroites ; une réalité terne transfigurée comme magiquement par les couleurs et les cadrages de l'auteur de *L'homme sans passé* ; des personnages au cœur sur la main et qui se tiennent les coudes, formant une communauté fraternelle à l'abri de la dureté du monde extérieur ; une réalisation elliptique, cultivant la distanciation par des dialogues basés sur l'humour froid et l'absurde, mise au service d'un sujet on ne peut plus social : la condition en Occident des réfugiés demandeurs d'asile. Quoi de plus normal alors si, entre Groucho et Karl, le personnage central du Havre s'appelle Marcel Marx ?

Ancien écrivain renommé devenu cireur de chaussures, Marcel Marx (un fidèle de

Kaurismäki, André Wilms) vit avec Arletty — la douceur même et le visage en lame de couteau de Kati Outinen — dans une minuscule maison qui a tout de la cabane d'un conte de fée. Mais, voilà que dans cet univers protégé quoique précaire, retentissent deux coups de gong de la réalité. Le jour même où Arletty se découvre atteinte d'un cancer et est hospitalisée, un jeune Africain, Idriss, débarqué clandestinement en France, échappe à la police et se réfugie chez Marcel Marx. Lequel va tout mettre en œuvre, y compris un concert de la star locale du rock, Little Bob, pour organiser et financer l'évasion de son protégé vers la ville où il veut aller : Londres.

On pense bien sûr à *Welcome de Philippe Lioret*. Et ceci d'autant plus que passent sur la télévision d'un café les images glaçantes de la « jungle » de Calais, le 22 septembre 2009. Mais cet arrimage dans une réalité dramatique est en fait le

tremplin d'où Kaurismäki décolle pour créer son univers enchanté, sorte de conte de fée social ouvertement nostalgique des années 1950, que mettent progressivement sur orbite des fusées successives de grands sentiments et de petits miracles. Faut-il voir là un humanisme indéfectible au point de paraître naïf ? Clairement non. Dans ce film que son auteur lui-même qualifie « d'irréaliste », l'opposition entre la réalité avérée et la distorsion que lui apporte Kaurismäki induit simultanément une lumière et une ombre. La lumière, c'est l'affirmation du pouvoir qu'a l'esprit de nier les forces du mal. L'ombre, c'est celle dans laquelle, malgré tout, ces forces restent agissantes. Qu'ici la lumière l'emporte sur l'ombre est le secret du bonheur que donne ce film.

Mention spéciale du jury  
œcuménique à Cannes 2011